

Le conte du Roi Alambard

Laurent CLABOTS
Catégorie 17-18 ans

Il y a des années et des années que l'aube de cette histoire commence. Je dirais même plusieurs siècles. Le monde qui l'a vu naître, était un monde autre que le nôtre, lointain et inconnu pour la plupart des gens d'ici. Les gens ne croient plus en la magie des choses, celle qui fait tourner le monde, celle qui nous émerveille dès que notre regard se porte sur telle ou telle fleur ou celle qui fait qu'on sait quand une personne est notre âme sœur. Ne parlons même pas, alors, de la magie pure et simple, celle qui enchante et ensorcelle...

Notre imaginaire est tellement restreint, réduit, diminué à moins d'espace que celui que peut contenir un dé à coudre, coincé dans notre tête entre le tiroir du travail et celui des responsabilités, qu'il nous est tout simplement impossible de comprendre ce monde ou même de l'entrevoir ne serait-ce qu'une seconde. Je nous plains sincèrement !

Je disais donc que cette histoire s'est passée il y a très, très longtemps et dans un pays lointain, très lointain...

Il était une fois, dans un royaume aujourd'hui oublié, un roi que tout le monde haïssait : le Roi Alambard, appelé par beaucoup « Tête de Lard ». Bien sûr ses sujets le haïssaient en secret, car si quelqu'un dans l'entourage du roi ou, pire encore, le roi lui-même, venait à apprendre qu'il était détesté, dans le meilleur des cas la personne en question était jetée aux fers ou repartait chez elle amputée d'une main, ou d'une quelconque autre partie du corps. Cela dépendait de l'humeur du souverain. On ne pouvait cependant reprocher aux villageois de maudire leur monarque, surtout quand on sait qu'il était cruel, odieux, avare, orgueilleux, égoïste et qu'il détestait tout ce qui était d'origine étrangère.

Au temps du père du roi, il n'était guère rare de voir des villageois se rendre au château en quête de chaleur lors des rudes hivers. Chacun était le bienvenu et accueilli chaleureusement lors des festivités. Partout alors, le roi avait bonne réputation. Mais, sous le règne d'Alambard, lorsqu'une personne se rendait au château, elle était souvent emmenée par deux soldats à l'air austère et revêche et tout le monde savait qu'un sort terrible l'attendait.

Le château n'était plus le havre de paix connu sous le père, il avait perdu de sa majesté et la réputation du royaume avait rapidement décliné. Une atmosphère étrange planait sur le domaine, on ne percevait plus le doux chant mélodieux des oiseaux et les fleurs, à peine écloses, semblaient faner aussitôt. On aurait dit, que des murailles, suintaient un poison qui contaminait l'air, et voilà sans doute la raison pour laquelle certains se risquaient à affirmer, dans de faibles murmures, que le roi était un mauvais sorcier. Cette mauvaise réputation avait de beaucoup dépassé les frontières du royaume.

Un jour au petit matin, une vieille dame s'avança vers le château. Elle portait un châle d'un violet défraîchi et une longue jupe couleur d'argile. À son cou, de grands colliers de perles brillaient et cliquetaient en s'entrechoquant. Tandis qu'elle s'approchait du portail, un homme aux cheveux grisonnants, apparut devant elle visiblement alarmé.

« Madame, je vous en conjure, n'allez pas plus loin !

- Et pourquoi donc ? S'exclamât-elle d'une voix chevrotante. »

Et lorsque l'homme lui répondit, elle dut tendre l'oreille tellement il parlait dans un murmure à peine audible.

« Veuillez m'excusez mais votre... votre peau, enfin je veux dire que vous n'êtes pas d'ici. Et sachez que le roi a une sainte horreur de tout ce qui est étranger à son royaume.

- J'ai entendu ce que vous avez dit et je ne l'oublierai pas. Mais j'ai à faire avec Sa Majesté. »

Tandis qu'elle s'éloignait lentement, l'homme lui cria :

« Revenez ! Ce que vous avez à faire ne vaut sans doute pas la peine de perdre une main ! REVENEZ ! »

Quelques minutes plus tard, elle arriva au château et demanda une audience avec le roi.

Lorsqu'il arriva, il était très mécontent d'avoir été ainsi dérangé. Le roi, était un homme corpulent et gras, mais on voyait derrière l'importante quantité de masse grasseuse qui l'enrobait, une carrure de guerrier dont les muscles étaient à présent ramollis. Une barbe rousse cachait son visage à la mâchoire carrée et quelques cheveux épars sortaient de son chapeau de velours vert olive orné d'or et de pierreries. Il était entièrement

vêtu du même tissu verdâtre et, dans son dos, pendait une longue cape dont le bord était recouvert de fourrure.

La femme lui tournait négligemment le dos et regardait par la fenêtre.

« Eh bien ! Aboyât-il. Vous me faites sortir de mes appartements, et lorsque je suis ici, vous me tournez impunément le dos. Tournez-vous que je voie votre visage, manante ! Implorez mon pardon à présent pour votre manque de politesse envers un roi de mon importance ! »

La femme se tourna et, une fois que son visage fut à la vue du souverain, celui-ci sursauta et fit un bond de plusieurs mètres en arrière. Le sol en trembla même. Tandis que la femme le regardait, son visage n'exprimant aucun sentiment, le roi, lui, reculait, visiblement offensé.

« - Qui...qui êtes-vous ?

- Je me présente, Sire, je suis Attala, déclara-t-elle d'un ton courtois. Je viens de très, très loin et je ne suis que de passage, mais j'aurais grand besoin de me nourrir (le roi renifla d'un air méprisant) et j'ai entendu qu'ici le roi était bon, généreux et qu'il se souciait d'autrui...

- Et bien vous avez mal entendu ! Cracha-t-il. Cela était du temps de mon père qui était bien trop sot d'accueillir la basse classe en sa demeure !

- Mais Sire, si vous me le permettez, j'ajouterais qu'il serait tout à votre honneur de...

- Je sais où est mon honneur ! Et ce n'est sûrement pas en nourrissant une manante telle que vous, qui plus est n'est même pas de mon royaume, qu'il en ira de mon honneur ! Alors maintenant, sortez de mon château, et qu'on ne revoie jamais votre ombre sur mes terres ! Partez et nourrissez-vous de ce que vous trouverez ou périssez, je n'en ai que faire ! »

Et ainsi elle fit.

Dans les jours qui suivirent, il y eut un évènement étrange qui perturba la monotonie dans laquelle le village s'était endormi.

Au petit matin, le roi hurla. Il hurla si fort qu'il réveilla toute sa cour, ses serviteurs, les villageois et même quelques animaux vivant dans la forêt. Une volée de petits oiseaux bleus apeurés émergea de la cime des arbres.

« J'AI FAIM !!! Que l'on me prépare à manger ! Dressez la table de banquet et rôtissez-moi une douzaine de poulets ! »

Le roi prit donc son copieux petit-déjeuner : poulets, bœuf, côtes de porc, faisans, pommes de terre, haricots, carottes et bien sûr quelques gâteaux suintant de sucre en guise de dessert. Lorsqu'il eut englouti la montagne de nourriture qui garnissait la table, au grand étonnement de tous, il en redemanda. Et ainsi, le roi ne fit qu'une chose de sa journée : il mangea ! Il fit de même durant toute la semaine. Les cuisinières le soupçonnaient, d'ailleurs, de sortir en douce de sa chambre pour dévaliser sans scrupule leurs réserves.

Visiblement, le roi qui d'ordinaire détestait se salir, avait, semblait-il, oublié l'usage des couverts. Le roi pensait-il que se servir avec ses mains lui permettrait de s'empiffrer encore plus et plus vite ? Sûrement ! Désormais, ses doigts dégoulaient de graisse et ses vêtements aux tissus précieux, étaient maculés de sauce et de crème pâtissière.

Suite à cet engouement pour la nourriture, il avait fallu réaménager l'architecture du château. En effet, le roi ne parvenait plus à passer les portes : il était devenu aussi haut que large. Son double menton s'était transformé en un triple menton et, ses vêtements étant devenus trop petits, s'étaient déchirés sous la pression extrême qu'exerçait son ventre proéminent. Toute cette nourriture, il la puisait bien évidemment chez les paysans qu'il rationnait de plus en plus. Et par conséquent, serviteurs et cuisinières travaillaient sans relâche pour satisfaire l'appétit gargantuesque du roi.

Quelques dix jours plus tard, après que cette soudaine et, apparemment intarissable faim eut commencé, deux personnes se présentèrent au château. Il faisait presque nuit, de gros nuages gris roulaient dans le ciel. Il pleuvait des cordes et le vent soufflait à faire ployer les arbres. Tandis qu'un éclair de lumière déchira la nuit noire suivi par un grondement, les deux petites silhouettes s'avançaient d'un pas précipité dans l'allée du château. Ils regardaient la trentaine de tours et tourelles qui le constituaient avec une certaine expression de ravissement, de joie intense. Un peu comme s'ils avaient attendu cela depuis plusieurs jours. Trempés jusqu'au os, deux petits garçons âgés d'à peine dix ans, atteignirent la lourde porte de bois et frappèrent. Lorsque la porte s'ouvrit, un homme à l'air éreinté, maladif apparut.

« Que puis-je pour vous ? »

Celui des deux frères qui semblait être l'aîné, s'avança vers l'homme et parla tout en tremblant littéralement de la tête aux pieds.

« Nous...nous venons de loin. Nous a... allons voir no... notre grand-père ma... malade, mais il... il pleut très fort. Est-ce... est-ce que on... on peut nous donner quel... quelque chose à man... manger ? S'il... s'il vous plait ! Il fait très... très froid et nous... nous sommes fatigués. »

Alors que les enfants entraient, dégoulinant d'eau, et que l'homme à l'air hagard s'apprêtait à refermer la porte, les fenêtres tremblèrent : le roi arriva au sommet d'un escalier de marbre, une cuisse de poulet dans chaque main.

« Wulfric ! Qui sont ces deux garnements poisseux ? »

L'homme se retourna et regarda d'un air bienveillant les deux bambins pas plus haut que trois pommes.

« Je suis Cillien, Sire, et voici mon petit frère, Maïeul.

- Et que nous vaut le déplaisir de votre présence ?! Pourquoi venez-vous souiller, de vos sales pieds boueux le sol de mon château ? »

Sous le coup du ton dur et des paroles sévères, Cillien et Maïeul eurent les larmes aux yeux, brillants de tristesse et de peur.

« Répondez ! Aboya le roi Alambard. »

Lorsqu'une grosse larme roula sur la joue rosie par le froid du plus jeune des frères, Wulfric s'avança d'un pas courageux, prenant la défense des deux garçonnetts.

« Puis-je, Sire, dire quelque chose ? Intervint-il tout en se courbant et formant un angle droit. »

Pour toute réponse, le roi arracha un morceau de chair juteuse d'une des cuisses de poulet, sous le regard pétillant et affamé des deux frères.

« Il est une évidence, Sire, qu'ils sont transis par le froid, tenaillés par la faim et épuisés par la fatigue. Peut-être pourriez-vous, dans votre grande bonté, les accueillir et partager avec eux un peu de votre confort. »

À l'écoute des derniers mots, le roi s'étouffa à moitié, son teint virant soudainement au violet.

« Partager... un peu de mon confort ?! Souffla-t-il en respirant comme un bœuf.

- Mais Sire...

- Il n'est absolument pas question que ces deux petites souillures restent ne serait-ce que pour une nuit dans ce château ! Il n'y a pas lieu de discuter ! Je ne veux plus voir leur visage bouffi, pas même dans l'ombre d'une porte. »

À contrecœur, Wulfric vit les portes du château se refermer sur les visages maigrichons et larmoyants des deux petits.

Soudain, une puissante bourrasque au-dehors secoua le château, si puissante qu'on entendit des claquements dans les étages supérieurs. Portes et fenêtres avaient dû s'ouvrir sous la force phénoménale du vent. Le roi et Wulfric furent parcourus d'un frisson. Le roi ordonna que l'on ferme toutes les fenêtres et que l'on embrase toutes les cheminées. Mais rien n'y fit. Les âtres, pourtant au nombre d'une bonne vingtaine, ne parvenaient pas à réchauffer l'atmosphère glaciale du château. Les couloirs résonnaient plus que jamais des bruits des pas des serviteurs. Soit pour aller réalimenter en bûches les nombreux feux, soit pour aller refermer les fenêtres qui ne cessaient de claquer ou encore pour apporter en continu des victuailles à Sa Majesté. En effet, le roi, qui mangeait toujours autant, ne cessait de répéter qu'il mourait de faim !

Le lendemain et dans les jours qui suivirent, la température du château ne se rehaussa pas. Mais étrangement, seule une personne semblait affectée par cet air polaire. Le roi Alambard était désormais affalé dans son lit, toussant, éternuant, respirant bruyamment mais sans pour autant cesser de manger. Bien sûr, tous les guérisseurs du royaume furent appelés au chevet du monarque et, certainement contre leur gré, ils lui administrèrent les meilleurs remèdes qu'il fût. Cependant, aucun n'eurent l'effet escompté et pire encore, le roi paraissait plus malade qu'auparavant.

Plusieurs jours après ces événements, une femme vint demander une audience au le roi. Elle était grande, mince et s'était recouverte d'une longue cape de voyage, sa tête entièrement dissimulée par un capuchon.

« C'est impossible, lui répondit Wulfric. Notre Souverain est gravement malade, et ne veut en aucun cas être dérangé.

- Et je suppose qu'il n'acceptera pas non plus l'aide de la personne qui détient le secret de sa guérison ? »

Wulfric sembla réfléchir à la proposition tout en se grattant la joue mal rasée de ses doigts noueux.

« Suivez-moi, déclara-t-il d'un ton perplexe. Mais je doute fort que vous y parveniez. Beaucoup d'autres guérisseurs sont venus avant vous, mais ils sont impuissants face à cette maladie. »

Wulfric passa alors la main sur sa tête aux cheveux courts et s'exclama :

« Si vous réussissez, je jure de ne plus jamais me raser la tête. »

Un léger sourire éclaira le visage de la visiteuse avant qu'elle ne se rende à l'étage.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans la chambre royale, ils virent le roi installé dans son lit à baldaquin, une montagne de nourriture à portée de main. Bien qu'il fut vêtu d'épais vêtements doublés de fourrure, il grelotait et avait la peau légèrement bleutée, comme s'il s'était trouvé des heures durant, dans une tempête de neige.

« Qu'est ce... Qu'est ce que j'a... avais ordonné ? Per... personne ! Je ne... veux personne !

- Sire, veuillez m'excuser, mais cette damoiselle prétend pouvoir vous guérir.

- De... dehors... je ne... ne veux per... personne ! Je me... me guérirai moi... moi-même. Allez-vous-en ! »

Sur ce, la femme agita les mains, poussa un soupir et s'en alla, sa cape virevoltant derrière elle.

Lorsque la porte du château se referma, le roi poussa un cri de douleur. Wulfric, en bon serviteur, remonta les escaliers quatre à quatre, et entra dans la chambre du roi, tout haletant. De part et d'autre du lit, s'étaient répandues argenterie et nourriture. Le roi Alambard se tenait les côtes, son visage boursoufflé, crispé dans une expression de souffrance.

« Sire, je vais de ce pas rappeler cette femme. »

À peine avait-il mis un pied dans l'escalier que le roi lui hurla :
« PERSONNE !!! Guérirai seul ! »

Le lendemain et les jours suivants, Wulfric essaya en vain de convaincre le roi qu'il avait besoin d'aide, qu'il lui était impossible de guérir ainsi. Mais celui-ci s'obstina et refusa. Cela allait bientôt faire une semaine que le roi se tordait de douleur. Il se plaignait toujours du froid, bien qu'un gros soleil brillait au dehors, et il ne cessait de manger. Le roi se trouvait, comme à son habitude, dans son lit, entouré de ses victuailles. Soudain, quelque chose d'étrange se passa. Alambard s'enfonçait peu à peu dans son lit. Il se mit alors à battre des bras et à hurler.

« Wulfric ! Wulfric ! »

Le serviteur entra alors et regarda le roi calmement.

« Acceptez son aide, Sire. Cette femme ne souhaite que votre bien.

- Il en est hors de question !

- Comme vous voudrez, déclara-t-il sa voix étrangement de plus en plus grave. »

Sa tête se troubla comme la surface de l'eau ridée par le vent, et il prit l'apparence de la femme à la cape.

« Acceptez mon aide, et vous guérirez.

- Jamais !

- Je suis venue de loin pour mettre un terme à votre règne de terreur et de souffrance, déclara-t-elle toujours de la même voix posée. Moi, Attala, je viens à vous pour vous sortir de l'Ombre et pour vous aider à réinstaurer la paix et la lumière sur votre terre... mais aussi dans votre cœur.

- Foutaises !!! Vous complotez contre moi pour me voler le trône ! »

La dame se transforma alors en un gigantesque serpent. Il se dressa de toute sa hauteur, ouvrit grand sa gueule et engloutit, non sans peine, l'énorme boule de graisse qu'était devenu « Tête-de-Lard ». Celui-ci tomba alors dans les Ténèbres. Tout à coup, il fut entouré de voix sinistres et de visages moribonds. Il s'arrêta subitement dans les airs, ayant pour seul compagnon ces visions étranges. Au loin, se dessina alors une silhouette de femme.

« Acceptez que je vous aide, murmura la femme à la cape. Acceptez... Acceptez !

- Sinon quoi !?

- Vous errerez dans les limbes pour l'éternité. »

Le roi regarda alors sous lui et, ce qu'il vit le terrifia à un tel point qu'il se mit à gémir d'une petite voix aigue.

Une lueur verdâtre se mit à enfler. Des centaines d'êtres translucides aux visages tristes et à la peau décharnée tournoyaient en spirale vers le roi. Ils tendaient leurs mains vertes et frêles pour tenter de s'accrocher à lui. Ils le tiraient et l'amenaient peu à peu à eux.

Le roi ouvrit les yeux et se redressa dans son lit plus vite que ne lui permettait son ventre énorme. Un puissant « *crac !* » sonore se fit entendre. En effet, le lit venait de céder suite au poids d'Alambard combiné à la rapidité avec laquelle il s'était réveillé. Il se retrouvait à présent, enseveli sous un monticule de planches et de draperies. Il était assis dans la vision grotesque d'un bébé, impuissant, il ne parvenait pas à se relever. Il tremblait de la tête aux pieds, le front couvert de sueur.

« WULFRIC !, hurla-t-il d'une voix tremblotante. J'en... j'en ai a... assez. Faites immédiatement que... guérir cette pré... prétendue gué... guérisseuse.

Lorsque la femme se présenta, elle était toujours vêtue de sa cape de voyage.

« Alors, Sire, vous consentez à être aidé ?

- Oui, en effet, grogna-t-il. »

Aussitôt, la pièce se remplit d'une myriade de petites étoiles, mais ni le roi ni Wulfric ne semblèrent les remarquer.

« Bien ! En soi, cela est déjà une guérison, croyez-moi.

- Qu'est ce que cela signifie ?

- Simplement que vous êtes aveuglé par votre propre orgueil. Le fait d'accepter l'aide d'autrui et de vous remettre en question, vous sera grandement favorable.

- Que sont donc ces balivernes et calembredaines ! Donnez-moi ce maudit remède.

- Chaque chose en son temps.

- Mais je croyais..., s'emporta-t-il.

- Connaissez-vous l'origine de votre maladie ?

- Bien évidemment ! J'ai dû refroidir l'autre jour, je vous informerais qu'il pleuvait à verses !

- Détrompez-vous, vous n'êtes pas malade à cause des éléments ! Votre maladie est due à votre insensibilité et à votre goût prononcé pour l'égoïsme.

- Des excuses, hurlât-il.

- Faites-en d'abord aux deux petits garçons que vous avez expulsés. Je vous informerais qu'il pleuvait à verses, déclara-t-elle dans une parfaite imitation du roi.

- De toute façon, ces sales morpions sont très certainement loin d'ici.

- Je crois que quelqu'un frappe à la porte. »

En effet, la porte s'ouvrit et Cillien et Maïeul entrèrent.

« Qui leur à permis d'entrer ? Gardes !
- Excusez-vous auprès de ces deux petits.
- Que je m'excuse ? S'insurgea-t-il. Il n'en est pas question !
- Je ne peux donc rien pour vous. Au revoir. »

Alors qu'elle refermait la porte sur elle, le roi se décida.
« Attendez ! Je... je m'excuse, murmura le roi Alambard.
- Ces paroles ne viennent pas du cœur. Ce sont des mots dénués de sens et qui ne rachètent en rien vos torts, déclara-t-elle, sévère.
- Que... Quoi !? »
La femme regardait le roi, bien qu'on ne voyait guère son visage. Il sentit alors un danger planer. Il se tourna vers les enfants et les regarda.
« Je suis sincèrement désolé de ne pas vous avoir accueillis, nourris et logés.
- Et si d'autres qu'eux viennent, que ferez-vous ?
- Je les accueillerai. »

Il y eut à nouveau un nuage de petites étincelles colorées, qui vinrent se mélanger aux autres.
« Allez-vous me donner ce remède ! S'impatienta le roi.
- Décidément, la patience est une vertu qu'il va me falloir vous enseigner. Maintenant que l'on a extrait une bonne partie du poison qui vous pourrit...
- Blasphème ! S'écria le roi Alambard. »
Soudain, la pièce se remplit de ténèbres, la femme sembla grandir de plusieurs dizaines de centimètres d'un coup et une aura de puissance émana d'elle, tel un halo de lumière.
« Blasphème !? Déclara-t-elle d'une voix puissante, amplifiée et qui résonna en écho. Blasphème !? Comment appelez-vous les paroles que vous avez crachées à ces bambins ? Souillures, garnements poisseux, morpions ou encore lorsque vous avez dit à cette étrangère qu'elle n'était qu'une sale manante ! »
Peu à peu, elle reprit sa taille originelle et la pièce étrangement assombrie redevint comme avant, illuminée par des étincelles que personne ne semblait voir.
« Faites preuve à présent d'humanité et d'humilité. Excusez-vous auprès de cette femme.
- Je n'ai pas la moindre idée de... »
À nouveau la porte s'ouvrit. La femme se tenait dans l'encadrement de la porte, ses colliers aux nombreuses perles scintillaient sur son châle mangé aux mites. Le roi resta silencieux quelques instants, puis au prix d'un terrible effort, il regarda la femme et lui dit :
« Veuillez m'excuser. »
La femme à la cape de voyage émit un petit *hum, hum* et le roi s'exécuta.
« À partir d'aujourd'hui, je tolère tout étranger et je m'ouvre également aux autres royaumes. »

Pour la troisième fois, il y eut une explosion de lumière. Cette fois-ci, le roi et Wulfric semblèrent se rendre compte que quelque chose agissait dans la pièce à leur insu. Aveuglés par la lumière, ils tâtonnaient, ne sachant plus où aller.
« De la magie ! C'est vous j'en suis sûr, s'époumona le roi.
- En effet. »
Et la lumière s'atténua peu à peu.

La femme était à présent seule. Les deux petits enfants avaient disparu, tout comme l'étrangère.
« Mais où sont-ils passés ? S'exclamèrent le roi et Wulfric.
- Je suis toutes ces personnes. Je me nomme Attala, et c'est moi qui vous ai jeté divers sortilèges, dont le but était de vous faire ressentir la mal que vous infligez autour de vous.
- Sire que vous est-il arrivé ? s'écria Wulfric surpris. »
En effet, l'épaisse couche de graisse qui l'enrobait, à peine quelques minutes plus tôt, lui donnant l'air d'une grosse limace, avait fondu. Sa barbe ne semblait avoir que quelques jours et de longs cheveux roux, un peu grisonnants, ondulaient jusqu'à ses épaules. Le roi Alambard était devenu un homme séduisant, musclé dont le visage gras et carré s'était aminci. Un sourire bienveillant s'étalait sur ses lèvres.
« Quelle est cette magie ? S'extasia-t-il. »
Puis, il leva ses yeux interrogateurs sur la femme et en resta bouche bée. Elle était sublime ! Ses longs cheveux couleurs châtaigne tombaient en cascade dans son dos. Tout en elle était parfait : son visage mince, son petit nez droit et fin, ses joues roses et ses lèvres délicates. Elle était vêtue d'une longue robe rouge brodée de fils d'or et dont les manches s'élargissaient aux mains. Le roi mit alors un genou au sol, prit la main droite d'Attala et lui déclara :
« Voulez-vous m'épouser ? »

Le Roi expliqua à ses sujets qu'il s'était rendu compte de ce qu'il était devenu et que, grâce à la magie bienfaisante de sa belle, il s'était transformé en un roi bon et généreux, tout comme son père l'honorable Roi Hildebald.

Le village entier fut convié au mariage du souverain. Tous riaient et chantaient, la demeure royale avait été décoré avec de grandes banderoles de fleurs et de rubans aux couleurs chatoyantes. Lorsqu'Attala et Alambard sortirent du château dans leurs habits étincelants, la foule les acclamèrent et Wulfric, qui les attendait devant le carrosse royal, pleurait à chaudes larmes tellement il était heureux, derrière le long rideau de cheveux gris qu'il s'était laissé pousser, comme promis.

Le royaume prospéra alors sous un règne de paix. Le château redevint aussi chaleureux qu'auparavant. La nature alentour, s'éveillait enfin d'un long sommeil, et jamais plus on ne parla du roi en l'appelant « Tête de Lard ».

Comme dans tous les contes, le roi Alambard et la reine Attala, eurent beaucoup d'enfants. Pour être exact, ils en eurent neuf et trente-deux petits-enfants. Ils vécurent heureux, longtemps, très longtemps.